

obligé de lui donner des soins dans une obscurité presque complète. Dans la chambre quittée par le malade sont demeurés les souvenirs, les reliques intimes que Napoléon voulait toujours avoir sous les yeux : un petit buste en marbre de son fils ; le roi de Rome aux bras de Marie-Louise, par Isabey ; et, en quatre miniatures, d'Isabey ou d'Amédée Thibault, l'enfant, encore, dans son berceau, en forme de casque, ou essayant une pantoufle, ou chevauchant un mouton enrubbanné, ou à genoux, les mains jointes, récitant sa prière du soir ; cela, avec une tresse de cheveux de Marie-Louise formant une chaîne à la montre en or de Rivoli, et un portrait de Joséphine. Il y a aussi, quelque part, peint sur une tabatière, un délicieux visage de la comtesse de Montholon, qui était devenue si chère à l'Empereur, et dont le départ, en 1819, après Las Cases en 1816, et le général Gourgaud en 1818, affligea le prisonnier jusqu'aux larmes.

Napoléon transporté dans ce salon s'est apprêté à y mourir. Il a eu, le premier, la certitude de sa fin prochaine. On l'a soigné pour une maladie de foie, et le docteur Arnott s'est trompé comme les autres. Le cancer qui vient de détruire complètement l'estomac ne s'est révélé qu'aux derniers jours. L'Empereur a pris toutes ses dispositions. Il a « préparé sa mort » avec cette volonté lucide, active et prévoyante qu'il employa à réaliser sa vie. Il a recommandé que l'on communiquât à son fils, afin de le protéger contre un mal héréditaire, les résultats de l'autopsie. Il s'est réconcilié avec M^{me} Bertrand qu'il ne voulait plus voir depuis qu'elle avait parlé de quitter elle aussi Sainte-Hélène. Avec une énergie surhumaine, il a dicté et recopié lui-même un long testament, avec sept codicilles, où il n'oubliait personne et où il a répété deux fois qu'il voulait être enterré « sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il avait tant aimé... ». Il s'est appliqué là, en un effort touchant, à rendre plus nette son écriture d'habitude illisible. Il a distribué autour de lui, avec des mots de gratitude sublime, d'inestimables souvenirs éta-

lés sur son lit, et même il a gravé au canif son initiale sur une tabatière en or qu'il offrait au docteur Arnott. Il a dicté la lettre par laquelle sa mort, dont la date est laissée en blanc, sera officiellement annoncée au gouverneur. Il a dicté encore, dans un demi-délire, et c'est une suprême pensée pour la France, un projet d'organisation des gardes nationales pour la défense du territoire en cas d'invasion. Enfin, il a été administré par l'abbé Vignali, qui, déjà, avait reçu ses instructions pour la chapelle ardente. Maintenant il peut mourir.

Dans cette dernière nuit du 4 au 5 mai, un dernier sursaut de vie s'est manifesté, s'il faut en croire le comte de Montholon, avec une extraordinaire violence. L'Empereur s'est jeté hors de son lit, a renversé et presque étranglé Montholon qui voulait le retenir. Tous deux ont roulé sur le tapis et, dans cette courte lutte effroyable, le mourant a failli être le plus fort.

Le piqueur Archambault, qui veillait dans une pièce voisine, Bertrand et Antommarchi, qui s'étaient étendus sur un canapé de la bibliothèque, durent accourir et maîtriser ensemble l'Empereur désormais inconscient et presque aussitôt entré en agonie. Le docteur Arnott, demandé à six heures, a fait aussitôt annoncer à Hudson Lowe l'état désespéré de Napoléon. Peu après, sous l'averse, à travers les boues du jardin, M^{me} Bertrand, malade, est arrivée en larmes. Maintenant, tous les Français, maîtres et serviteurs appelés par le Grand-Maréchal, sont groupés dans la même attente douloureuse. L'arrivée des quatre enfants Bertrand — les trois garçonnets et Hortense, la jolie fille à qui l'Empereur mit ses premières boucles d'oreilles et qui deviendra la femme du directeur général des Postes Thayer sous le second Empire — exaspère encore l'émotion. Il y avait cinquante jours que ces petits n'avaient été admis auprès de Napoléon. Ils regardent avec effroi, sous les rideaux de soie, dans le lit de campagne, la forme du corps très amaigri, le visage blême et tourmenté, mais sans rides, et sans cheveux blancs encore, de l'Empe-



Portrait du roi de Rome.

Peint sur l'ordre de l'Empereur par Isabey, en février 1814, et emporté à Sainte-Hélène. — Collection de M. Frédéric Maçon.